



L'Afrique du Sud, hôte du Mondial 2010.

Le football, une histoire africaine

Le 11 juin débute à Johannesburg (Afrique du Sud) la première Coupe du monde de football jamais organisée sur le continent noir. Un symbole pour ce sport importé par les colons européens mais dont la passion populaire a fait depuis un emblème de l'identité africaine. Pour autant, le football est aussi le reflet des maux de l'Afrique et de l'ambivalence de ses rapports avec les anciennes puissances coloniales.

Ballon rond, continent noir

Le football et l'Afrique, c'est une histoire vieille de plus d'un siècle, marquée hier par la colonisation puis les luttes d'indépendance, et aujourd'hui par la fragilité persistante des institutions et l'exil économique des jeunes joueurs.

On dit parfois que le football est un sport né en Europe dont l'Amérique du Sud a fait un art et l'Afrique une religion. Le cliché vaut ce qu'il vaut, mais chaque Coupe d'Afrique des nations vient rappeler tous les deux ans, parfois à l'excès, que le ballon rond y est l'objet d'une ferveur sans égal. Aussi l'organisation de la Coupe du monde 2010 sur le continent noir est-il un événement et une marque de reconnaissance pour ce que l'Afrique a apporté à ce jeu.

Pourtant, quand au XIX^e siècle les puissances européennes apportent le football dans les malles de leurs colons, c'est souvent la lutte qui est le sport traditionnel. Mais la greffe va prendre au-delà de toute espérance. D'un point de vue sociopolitique, le football offre même une histoire parallèle de la colonisation : il reflète d'abord la volonté d'assimilation au mode de vie européen, avant de devenir l'objet d'une ségrégation raciale puis, au seuil des indépendances, de l'affirmation des identités

nationales. Du début du XX^e siècle aux années 1960, on passe ainsi du « foot colonial » au « foot international ». Et si le football africain force aujourd'hui le respect par les résultats de quelques équipes-phares, ses problèmes chroniques posent la question des liens de l'Afrique avec le monde occidental, au point qu'on pourrait être tenté d'évoquer un nouveau colonialisme...

COLONISATEURS ET COLONISÉS

Inventeurs du football, les Britanniques l'introduisent dans leurs possessions africaines à partir de 1860. Dès 1903, au Ghana, des étudiants issus des populations indigènes se mettent à jouer à leur tour puis à défier le colon balle au pied. Au Nigéria également, les premiers matchs opposent le plus souvent des Blancs à des étudiants de la bourgeoisie locale. Dans ces deux colonies, le football fait partie d'une éducation « à la britannique » pour les futures élites africaines. « *Il s'agit*

d'acculturer ces jeunes à des valeurs d'ordre et d'obéissance », commente l'historien Paul Dietschy, auteur d'un livre-référence sur le football africain. (1)

En Afrique du Nord, les colons européens créent les premiers clubs à la fin du XIX^e siècle, imités par les musulmans après la Première Guerre mondiale, les uns et les autres cohabitant dans les ligues créées à partir de 1918. « *Ce schéma est lié aux structures sociales de la région*, explique Paul Dietschy. *Il existe une bourgeoisie urbaine locale à même de recevoir les nouveautés européennes. De plus, la structure religieuse permet la création de clubs musulmans. Ce qui n'est pas le cas en Afrique noire francophone.* »

Dans les pays d'Afrique subsaharienne dominés par la France, c'est en effet une vision « hygiéniste » du sport qui est prônée : il s'agit de développer la robustesse des corps alors que, durant la Grande Guerre, 70% des jeunes Africains examinés par les conseils de

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1860-1870 : le football est introduit dans les possessions anglaises, puis dans les années 1890-1910 dans les colonies françaises et belges et en 1910-1920 dans les territoires sous domination italienne et portugaise.

1907 : création du Nadi al-Ahli (National Club) au Caire, puis en 1913 de son futur grand rival, Zamalek.

1921 : création du Mouloudia Club d'Alger, club musulman. La même année, la ligue créée en Tunisie regroupe plusieurs clubs musulmans dont l'Espérance sportive de Tunis, le Club africain, l'Étoile sportive du Sahel et le Club tunisien.

1932 : création au Cameroun français de l'Union sportive de

Douala, qui regroupe 22 clubs présidés par des européens, avec pour objectif de « pousser l'indigène à faire du sport ».

1957 : la première Coupe d'Afrique des nations (CAN) est organisée au Soudan.

1958 : le 15 avril à Tunis, ralliement à l'Algérie combattante de cinq footballeurs professionnels du championnat de France. Dès le mois suivant, l'équipe du FLN, avec dans ses rangs Rachid Mekhloufi, dispute la première de ses 83 rencontres.

2010 : en février, mitraillage du bus de l'équipe du Togo dans l'enclave de Cabinda lors de la Coupe d'Afrique des nations en Angola.



Pechat / Presse-Sports



Avant de fouler la pelouse des grands stades européens, les stars du football africain – ici le Camerounais Roger Milla – ont grandi sur des terrains plus modestes.

révision ont été écartés en raison de physiques jugés trop frêles. Mais si le football séduit les « indigènes » à partir des années 1920, l'administration coloniale attendra 1946 pour mettre sur pied une organisation pérenne des compétitions. Tout d'abord sport des élites noires, le football souffre de surcroît, de Dakar à Brazzaville, du racisme colonial qui sépare le plus souvent Africains et Européens.

La séparation est plus stricte encore dans les colonies italiennes et belges – au Congo belge, jusque dans les années 1950 le sport est encouragé par les missionnaires chrétiens qui y voient un moyen efficace d'évangélisation. Dans un paysage marqué par cette séparation entre Noirs et Blancs, le cas portugais fait cependant exception : c'est en effet au sein de la nombreuse population métisse que le football s'épanouit, tant au Mozambique qu'en Angola.

SYMBOLE DE L'INDÉPENDANCE

Sur ces territoires soumis au joug colonial, le football va jouer un rôle symbolique important dans la lutte pour l'indépendance. « Les histoires de la décolonisation négligent le fait que le sport ait pu être un instrument de diffusion de la conscience nationale. Or c'est

un lieu où un combat symbolique peut être livré, alors même que la domination coloniale empêche toute autre forme de lutte dans le reste de la société » observe Paul Dietschy.

Le stade devient ainsi le théâtre des premières victoires sur le colon. Au Maroc et en Tunisie, le peuple autochtone s'identifie au WAC Casablanca et à l'Espérance Tunis face, respectivement, à l'Union sportive marocaine et au Stade gaulois. Partout, la montée des revendications s'accompagnent d'une « africanisation » du football : la pratique se répand, les compétitions ouvertes aux autochtones se multiplient et les clubs s'émancipent de la tutelle coloniale pour être dirigés par des Africains. Ce contexte encourage aussi la construction d'identités nationales sur des territoires qui en sont parfois dépourvus. Pour Paul Dietschy, « les matchs font vivre les communautés imaginées qui sont celles des indépendances ». Au Nigéria par exemple, Nnamdi Azikiwe, leader nationaliste et futur président, organise en 1941 et 1943 deux tournées du Zik Athletic Club pour – selon l'historien africaniste Wiebe Boer – propager l'idée d'une nation nigérienne au sein de populations d'ethnies et de religions différentes.

La lutte pour l'indépendance se joue aussi dans les tribunes des stades, où les spectateurs se rendent de plus en plus nombreux. En 1957 au Congo belge, une opposition houleuse entre une sélection locale et une équipe bruxelloise donne lieu à des manifestations qui préfigurent les émeutes de 1959, elles-mêmes prélude à l'indépendance. Mais en matière de participation du football à la lutte nationaliste, l'exemple le plus marquant vient d'Algérie : en avril 1958, plusieurs joueurs évoluant en France regagnent clandestinement leur patrie pour y former une équipe « nationale ». Quatre années durant, cette « équipe du FLN », le Front de libération national, va parcourir le monde en ambassadeur officiel des indépendantistes. Le combat politique que mènent – et remportent – la plupart des pays africains se prolonge au début des années 1960 dans le cadre sportif. Sitôt leur souveraineté acquise, les nouveaux États s'affilient à la Fifa... et se heurtent à une organisation conservatrice qui tarde à leur faire une place. « En tant que Britannique, Stanley Rous, président de la Fifa de 1961 à 1974, ne supportait pas la politisation du football, précise Paul Dietschy. Il s'entendait mieux avec l'Asie, moins revendicative, alors

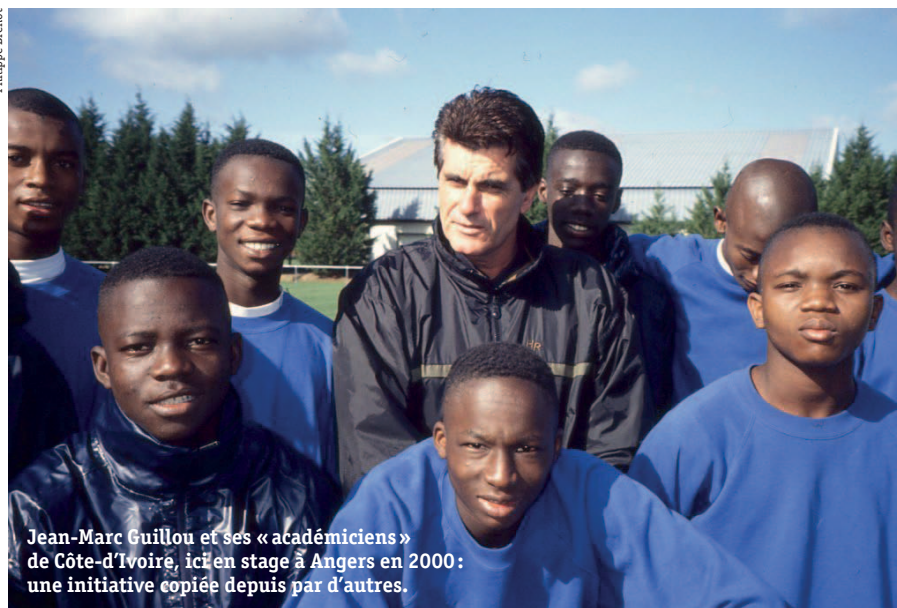
► que les fédérations africaines avaient à l'époque des revendications révolutionnaires et nationalistes. »

TUTELLE D'ÉTAT

En attendant que le monde s'ouvre à lui, le football africain s'organise. Née en 1957 sous l'égide de la toute nouvelle Confédération africaine du football, la Coupe d'Afrique des nations (CAN) va vite rassembler l'ensemble des équipes du continent et susciter de vives passions. Les pays africains profitent encore des infrastructures laissées par les puissances coloniales, notamment des stades de grande capacité, avec pelouse et éclairage. Ils s'appuient aussi sur des cadres formés par les anciennes métropoles et des joueurs qui ont, pour certains, fréquenté de grands clubs européens.

Au cours des années 1980, le football africain acquiert une plus juste reconnaissance de sa valeur à la faveur de ses résultats en Coupe du monde. Ses équipes ne sont plus de simples faire-valoir. Depuis 1986, l'Afrique a toujours compté un représentant en huitièmes de finale, et ses performances lui valent aujourd'hui de bénéficier de cinq places sur 32 en phase finale. Mais pour continuer à progresser et faire plus régulièrement jeu égal avec les sélections européennes ou sud-américaines, le chemin semble encore long. Comme dans d'autres domaines, les obstacles au développement sont nombreux.

Aux yeux de la Fifa, la tutelle politique demeure l'un des principaux maux du football africain. Rapidement considéré comme « sport national » par les nouveaux régimes au lendemain des indépendances, le football s'est transformé en arme de contrôle social et



de mobilisation nationale. Ses dirigeants sont le plus souvent issus du pouvoir. Surtout, les décisions qui le concernent viennent d'en haut. Ciment national, le football est largement instrumentalisé par des régimes autoritaires ou dictatoriaux. « *Le sport est un élément de la vie militante [...]. Il a une profonde valeur politique* », prétendait le très autoritaire Sékou Touré, président de la Guinée de 1958 à 1984. Au Zaïre, le général Mobutu « *usa et abusa du football pour fondre les différents peuples qui composaient la population de son État dans une nation zaïroise* », affirme Paul Dietschy. En matière d'autoritarisme, la Côte d'Ivoire a aussi fait fort en 2000 : sur ordre du président Robert Guei, la sélection nationale est mise aux arrêts durant quatre jours dans une caserne militaire après ses piètres performances lors de la CAN ! Depuis, les bons résultats des

coéquipiers de Didier Drogba ont à l'inverse été utilisés par son successeur Laurent Gbagbo comme ciment de la réconciliation nationale... Enfin, tout dernièrement le pouvoir angolais a voulu prouver que la région de Cabinda était pacifiée en y organisant des matchs de la CAN 2010. Le mitraillage du car de la délégation togolaise lors de son passage dans l'enclave rebelle, qui a fait deux morts et plusieurs blessés, lui a apporté un démenti cinglant. Malheureusement, cette mainmise du politique sur ces emblèmes nationaux et ces instruments de propagande que sont les sélections ne s'accompagne pas d'un effort en matière d'infrastructures et d'encadrement des grands événements. L'Afrique est ainsi le continent qui enregistre le plus d'incidents majeurs liés au football. Sur la période 1991-2001, les trois quarts des catastrophes survenues

L'AFRIQUE EN COUPE DU MONDE

1934 : l'Égypte est invitée à participer à la deuxième Coupe du monde en Italie.

1970 : l'Afrique se voit offrir une place en phase finale sans passer par des matchs de barrage face à une équipe d'Europe ou d'Asie ; le Maroc perd face à la RFA (2-1) et le Pérou (3-0) et fait match nul (1-1) face à la Bulgarie.

1974 : champion d'Afrique, le Zaïre est éliminé par la Yougoslavie (9-0), l'Écosse (2-0) et le Brésil (3-0).

1978 : la Tunisie bat le Mexique (3-1), sans parvenir à passer le premier tour.

1982 : l'Afrique a deux représentants : le Cameroun et l'Algérie, qui remporte une victoire historique sur la RFA (2-1).

1986 : le Maroc franchit le premier tour de la compétition.

1990 : après avoir battu l'Argentine championne du monde en ouverture, le Cameroun échoue en demi-finale face à l'Angleterre.

1994 : l'Afrique possède trois qualifiés, parmi lesquels le Nigéria se distingue.

1998 : dans un Mondial élargi à 32 équipes, l'Afrique est représentée par 5 pays : Afrique du Sud, Cameroun, Maroc, Nigéria, Tunisie.

2002 : vainqueur de la France en ouverture (1-0), le Sénégal cède face à la Turquie en quart de finale.

2006 : le Ghana est éliminé en 8^e de finale par le Brésil (3-0).

2010 : avec l'Afrique du Sud, pays organisateur, le Ghana, la Côte d'Ivoire, le Nigéria, le Cameroun et l'Algérie, l'Afrique compte 6 représentants.



dans de grandes enceintes la concernaient. Plus récemment, c'est en Zambie (2007), au Congo (2008) et en Côte-d'Ivoire (2009) que des tragédies ont fait respectivement 12, 13 et 19 morts. En cause, des stades inadaptes et mal entretenus, des services d'ordre dépassés et une ferveur populaire qui confine parfois à l'inconscience (2).

PROGRAMMES FIFA, NOUVEAU PATERNALISME ?

Sur ce terreau instable, où cinquante ans après les indépendances les sociétés africaines semblent faire du sur-place, de nouveaux acteurs et de nouvelles initiatives suscitent parfois la controverse.

En véritable ONU du football, la Fifa consacre d'importants moyens au développement des infrastructures. Ses programmes « Gagner en Afrique avec l'Afrique » (lancé en 2006 et doté de 70 millions de dollars) et GOAL ont déjà bénéficié à 49 fédérations africaines disposant désormais d'un siège, d'un centre technique, de pelouses artificielles, etc. Mais si cette aide profite à la plus pauvre des confédérations mondiales, elle traduit également un certain clientélisme : « Construire les sièges des fédérations n'était peut-être pas la priorité, suggère Joachim Barbier, auteur de *Football made in Afrique* (3). Mais cela sert le président de la Fifa, Joseph Blatter qui, comme João Havelange avant lui, s'appuie sur l'Afrique pour casser l'axe Europe-Amérique du sud. »

Parallèlement, la Fifa est toujours aussi sévère face aux ingérences politiques dans la conduite des fédérations et n'hésite pas à suspendre celles qui obéissent un peu trop à leur gouvernement. Aide financière d'un côté, sanctions de l'autre : la carotte et le

bâton, en quelque sorte. Cela ressemblerait-il à un nouveau paternalisme envers l'Afrique, exercé cette fois par la Fifa ? Philippe Zickgraf, journaliste à Radio France Internationale (4) réfute cette hypothèse : « Ce qu'elle fait, la Fifa le fait pour améliorer le jeu, pas dans un but néocolonialiste. En revanche, elle n'est pas assez souple et son règlement devrait être adapté à la situation économique africaine. Là-bas, ce sont les États qui financent entièrement les équipes nationales car les fédérations n'ont pas de revenus. La Fifa doit comprendre que tant que les fédérations ne s'autofinancent pas, l'État doit mettre son nez dans la gestion. »

L'absence d'investissements des fédérations entretient une carence essentielle du football africain : la formation. Le manque d'encadrement des jeunes se traduit par des parcours sportifs souvent inorganisés et ne permettant pas de détecter tous les talents ou de les développer de manière à satisfaire aux exigences du haut niveau. Au Sénégal par exemple, la fédération compte moins de 10 000 licenciés alors que les championnats de quartiers, dits « navétanes », regroupent 200 000 joueurs. Au Nigéria, pays de 150 millions d'habitants où le football est roi, 90 % des joueurs ne seraient affiliés à aucun club.

LE RÊVE EUROPÉEN

Pour encadrer les jeunes joueurs africains et développer une élite sur des bases pérennes, des structures d'origine européenne ont pris l'initiative. La plus aboutie demeure celle de Jean-Marc Guillou, en Côte d'Ivoire. En 1993, en s'adossant à l'Asec Abidjan, le plus grand club du pays, l'ancien international français ouvrait une « académie » qui associait football d'élite et éducation, une première en Afrique.

Six ans plus tard, avec dix joueurs issus de cette structure, l'Asec était la meilleure formation d'Afrique. Mais ces jeunes prodiges, âgés de 18 ans en moyenne, allaient vite faire leurs bagages pour l'Europe où de beaux contrats les attendaient. Mus par des motivations financières – s'attacher les services de jeunes joueurs au meilleur prix –, plusieurs grands clubs européens ont repris et adapté cette idée en créant sur place leurs propres centres de formation.

Plus généralement, la manière dont les clubs européens puisent dans le vaste réservoir des joueurs africains provoque un certain malaise. Attirés par l'eldorado européen, de très nombreux jeunes footballeurs se sont en effet retrouvés « dans la nature », sans ressources, après des essais infructueux dans des clubs du Vieux Continent. Jean-Claude Mbvoumin, président de Foot solidaire, une association qui leur vient en aide, parle d'« une industrie du rêve qui exploite les personnes les plus vulnérables ». Son association, créée en 2000, a déjà traité 1 200 dossiers, dont certains vont jusqu'aux mauvais traitements : « Le terme d'esclavagisme n'est pas trop fort dans ces cas, même si ce ne sont pas les méchants Blancs qui « trafiquent » les Noirs. Il y a tout un tas d'acteurs basés autant en Europe qu'en Afrique. Tout le monde essaie de gagner de l'argent avec le football ». Et les vocations ne manquent pas : « Vu les écarts de développement, les jeunes Africains essaieront toujours par tous les moyens de venir en Europe chercher de meilleures conditions de vie. » À des milliers de kilomètres, c'est l'avenir économique de toute une famille qui se joue à chaque fois... Il convient cependant de ne pas conclure un peu trop hâtivement que l'on est retombé

L'EXCEPTION ÉGYPTIENNE

Dans le football africain, l'Égypte fait à la fois figure d'exemple et d'exception. D'exemple parce que les Pharaons ont remporté sept fois la CAN, dont les trois dernières éditions. Et d'exception parce que l'entraîneur n'est pas étranger et que tous les joueurs – sauf trois – évoluent au pays. Dotée d'un des quatre championnats professionnels d'Afrique, l'Égypte possède en effet des équipes stables, adossées à des entreprises publiques ou à l'armée et ayant les moyens économiques de conserver les meilleurs éléments.

Le football a également une longue histoire en Égypte. Il y fut introduit par l'Angleterre, alors puissance dominante. Si les universités en sont, au tout début du XX^e siècle, les premiers lieux de diffusion, Nadi al-Ahli (Club national), fondé

en 1907, est l'un des tout premiers clubs autochtones d'Afrique. À partir de 1924, il sera réservé aux seuls Égyptiens et se placera sous la protection du roi Fouad pour échapper à la tutelle britannique. L'année précédente, la fédération égyptienne avait également été la première en Afrique à s'affilier à la Fifa. Chef de file du mouvement des non-alignés durant la Guerre froide, l'Égypte sera enfin à l'origine de la Confédération africaine du football, dont le siège est au Caire. ● JDL



L'Égypte, vainqueur de la CAN 2010.

purement et simplement dans l'exploitation de la main d'œuvre africaine qui caractérisait le colonialisme européen. « Dans les académies tenues par des Européens, on n'imagine pas prendre des gamins sans leur donner une éducation à côté du football, affirme Joachim Barbier. Avec les Africains, même quand la volonté est là, les moyens ne suivent pas. La fondation de Samuel Eto'o (5), par exemple, ne possède pas de structures propres pour la scolarité. » Dans les académies les plus sérieuses, le jeune joueur se trouve encadré et est censé apprendre un métier, ce qui lui permet de rester au pays et de jouer en première division locale s'il ne réussit pas à percer à l'étranger.

D'autre part, la présence de clubs européens n'offre pas toujours à ces derniers le retour sur investissement espéré. « Le club néerlandais de Feyenoord, par exemple, perd beaucoup d'argent au Ghana (6) où il n'a pas encore sorti un seul professionnel », pointe Joachim Barbier, tandis que l'Ajax Amsterdam ou l'AJ Auxerre ont pour leur part renoncé aux structures qu'ils avaient bâties en Afrique, faute de retombées sportives significatives.

SORCIERS BLANCS

Enfin, sur un continent en butte à toutes les convoitises, la présence des « sorciers blancs » peut apparaître comme l'ultime avatar d'un certain « néocolonialisme » : des seize sélectionneurs de la dernière CAN, dix étaient européens (7) ! Et si beaucoup ont été remerciés à l'issue de la compétition, les nouvelles têtes viennent elles aussi du Vieux Continent. Cette tradition, initiée au temps où les pays africains recevaient des coachs étrangers dans le cadre de la coopération, se maintient pour des raisons tant techniques que psychologiques. Pour Philippe Zickgraf, « prendre un sélectionneur



Supporters sud-africains.

européen est plus valorisant. Ils sont réputés être meilleurs car les meilleurs championnats professionnels se trouvent en Europe. De leur côté, les sélectionneurs africains sont moins respectés par les joueurs car ils ne se sont pas frottés au haut niveau ». Le recours aux entraîneurs européens est aussi un moyen de contourner les conflits ethniques qui ont cours dans certaines équipes, ou d'écartier des personnalités influentes susceptibles de faire de l'ombre aux responsables fédéraux. Il est en tout cas symptomatique de certains maux africains, à commencer par l'inorganisation même du football. « En Afrique, c'est un grand bordel, et ce n'est pas la faute des Européens ni de la Fifa. Il y a des combines et de la corruption partout », accuse Jean-Claude Mbvoumin.

Le football africain doit vaincre lui-même ses démons pour ne plus succomber au « fantasme de l'Européen ». La Côte d'Ivoire et le Nigéria, qualifiés pour la Coupe du monde, ont récemment fait appel aux Suédois Sven-Göran Eriksson et Lars Lagerbäck en prétendant que

leur propre manque de rigueur nécessitait des personnes aux méthodes « carrées ». « Les dirigeants de ces fédérations pensent encore avec un esprit colonisé qui joue sur les clichés, en se disant qu'ils ne changeront pas et qu'il leur faut un "papa" qui les fasse marcher à la baguette. Il y a encore des esprits à décoloniser... du côté de certains Africains », estime ainsi Joachim Barbier. ●

JEAN DAMIEN LESAY

(1) *Le Football et l'Afrique*, Paul Dietschy et David-Claude Kemo Keimbou, EPA, 2008.

(2) Plus récemment, on rappellera également les graves incidents qui ont entouré le match de barrage Égypte-Algérie, qualificatif pour la Coupe du Monde.

(3) *Football made in Afrique*, Joachim Barbier et Antoine Derouet, Actes Sud, 2010.

(4) Auteur avec Pierre René-Worms de *2010, l'année du football africain*, Edicef, 2010.

(5) Avant-centre vedette du Cameroun et de l'Inter Milan.

(6) De l'ordre de 800 000 euros par an (source Joachim Barbier, *Football made in Afrique*).

(7) Dont les Français Alain Giresse (Gabon), Michel Dussuyer (Bénin), Hubert Velud (Togo), Paul Le Guen (Cameroun) et Hervé Renard (Zambie).

L'AFRIQUE DU SUD, PASSION SANS MÉLANGE

L'Afrique du Sud, pays hôte du Mondial et futur adversaire des Bleus (le 22 juin à Bloemfontein), vit avec le football une histoire particulière. Tout comme l'Angleterre, à la fin du XIX^e siècle l'Afrique du Sud a fait du football un sport prolétaire par opposition au rugby, discipline d'« élite » incarnant l'esprit d'équipe et le combat physique. Or, au pays de l'apartheid, l'élite était exclusivement blanche... Cela explique qu'au sein de l'équipe nationale – réintégrée en 1992 dans le giron de la Fifa –, les joueurs, surnommés les Bafana, sont majoritairement noirs. Par ailleurs, en raison de l'avance économique de l'Afrique du

Sud sur les autres pays du continent, son championnat professionnel attire de nombreux joueurs venus des pays voisins : Botswana, Mozambique, Namibie, Zambie, etc. Pour s'aguerrir, les jeunes joueurs locaux se trouvent alors parfois obligés de gagner des ligues européennes plus ou moins obscures. La sélection nationale, dirigée par le Brésilien Carlos Alberto Parreira, en pâtit et son palmarès n'est pas à la hauteur de la puissance d'un football qui, avec ses sponsors privés et ses droits télévisuels, conserve néanmoins le potentiel de développement le plus important du continent. ● JDL



« Négriers du foot » et destins brisés

Le 1^{er} mai, Édel Apoula soulevait la Coupe de France avec ses coéquipiers du Paris-Saint-Germain. Une joie intense qui n'a cependant pu lui faire oublier la polémique lancée l'hiver dernier sur son âge et son identité par un intermédiaire lui réclamant une supposée dette de 35 000 €...

Dans *Négriers du foot* (Le Rocher, 294 p., 19 €), Maryse Ewanjé-Épée (1) retrace l'improbable épopée de ce natif de Yaoundé (Cameroun) naturalisé Arménien quelques semaines après avoir été mis à l'âge de 15 ans dans un avion pour Erevan, afin de s'aguerrir dans les cages du FC Pyunik. Ceci avant de filer à l'anglaise vers la Roumanie puis, après d'autres péripéties, de se retrouver second gardien du PSG... « *L'histoire d'Édel finit bien. (...) Mais pour un conte de fées, combien de drames silencieux ? Ils sont des centaines chaque mois, les enfants-foot qui embarquent pour le voyage sans retour vers d'illusoire carrières. (...) Un exilé africain sur mille, en moyenne, fera carrière dans le football. Les autres finiront dans les statistiques d'associations comme Foot Solidaire ou Manifootball, qui recensent 200 cas de maltraitance et d'escroquerie chaque année* » dénonce Maryse Ewanjé-Épée, qui fait du cas Édél le fil rouge de son enquête.

Dans un style alerte ponctué de savoureux proverbes africains, la journaliste explique la fraude identitaire des faux ados rajeunis abusivement et des gosses faussement vieilliss pour les emmener plus facilement à l'étranger. Elle

pointe l'affairisme qui motive ces « académies » de football qui ont fait florès en Afrique : en Côte-d'Ivoire, dans le sillage de l'expérience pionnière de Jean-Marc Guillou (*lire pages précédentes*), on comptait en 2008 plus de 180 académies agréées Fifa ! « *De véritables antres pour escrocs patentés qui régulièrement chartérisent des gamins diplômés de rien* » s'emporte la journaliste. « *La plupart du temps, au pays, un centre de formation est un simple terrain vague, balisé de plots de couleurs généreusement offerts par un "grand frère", comme les chasubles dont on affuble les gamins pour les estampiller "jeunes en formation". Et hop là, emballé c'est pesé ! Voilà mon "centre de formation" officiellement érigé, après les quelques photos d'usage en compagnie des notables locaux et de quelques noms du football qui ne mesurent pas toujours ce que leur implication innocente cautionne.* » Maryse Ewanjé-Épée s'arrête sur le parcours de quelques uns des ces jeunes footballeurs échoués en Europe, comme le Camerounais Yannick Abega, baladé dès l'âge de 13 ans entre l'Espagne et l'Angleterre (2), et détaille les actions menées par des associations qui leur viennent en aide, comme Foot solidaire – aujourd'hui en partie contestée – ou Diambars, dans laquelle sont engagés les champions du monde Bernard Lama et Patrick Viera (3).

Alex / Presse Sports



Édél Apoula (PSG), symbole du trafic des jeunes joueurs africains.

Et si elle peine à démêler tous les faux-semblants de l'affaire Édél (4), son livre nous éclaire sur « *des dérives esclavagistes qui causent la ruine de centaines de jeunes venus d'Afrique ou d'ailleurs, tandis que seule la réussite de quelques uns, devenus des stars du ballon, est médiatisée.* » ●

PH.B

(1) Ancienne championne de France de saut en hauteur reconverte avec succès dans le journalisme sportif, Maryse Ewanjé-Épée, née à Poitiers d'un père Camerounais, anime notamment un talk-show sur RMC avec José Touré.

(2) Lire aussi l'article du *Monde* du 22 décembre 2009, éclairé par l'interview de Jérôme Champagne, directeur des relations internationales de la Fifa.

(3) Diambars, qui anime au Sénégal une académie modèle, est avec l'Ufolep et l'Usep partenaire de la campagne « 1 but, l'éducation pour tous » coordonnée par Solidarité laïque (www.educationpourtous.com) jusqu'à la fin de la Coupe du monde.

(4) Celle-ci pourrait se traduire prochainement par un procès puisque le joueur, conseillé par l'avocat du PSG, a déposé plainte en diffamation contre son contradicteur Nicolas Philibert.

DES BLEUS TROP FONCÉS ?

Récemment interrogé au sujet d'un match disputé il y a dix ans à Johannesburg, Lilian Thuram s'est souvenu de la surprise des spectateurs en découvrant un onze bleu parmi lequel huit joueurs (antillais ou d'origine africaine) avaient la peau noire : « *Ils imaginaient l'équipe de France... différente* » (1). Ce constat a été fait ici aussi. On se souvient des déplorables polémiques soulevées par Jean-Marie Le Pen, Georges Frêche ou Alain Finkielkraut. Et, alors que plusieurs joueurs ont confié leur émotion à l'idée de jouer sur le continent où eux-mêmes ou leurs parents ont vu le jour, certains pourraient être tentés de leur donner un nouvel écho.

Les historiens ont pourtant rappelé que depuis Kopazewski et ses camarades polonais l'équipe de France a toujours reflété les flux migratoires. Quant au premier joueur Noir appelé en sélection, le Guyanais Raoul Diagne, il le fut dès 1931. De même, dans les années 70 et 80, personne n'a jamais contesté le capitonat de Marius Trésor !

Quelques uns avancent l'hypothèse aux relents racistes des prédispositions physiques des joueurs noirs. Davantage mettent en avant la perspective unique de réussite sociale que représente pour beaucoup le football. « *Il est important, pour les jeunes issus de l'immigration, qu'il y ait d'autres référents que le prototype du footballeur, car celui-ci donne le sentiment qu'il n'y a que par le sport que peut s'exprimer l'ascension sociale* » a ainsi souligné Rama Yade, qui elle-même est un contre-exemple convaincant. Au risque de surprendre les spectateurs sud-africains lorsqu'ils découvriront que la secrétaire d'État aux sports partage la même couleur de peau que la plupart des joueurs français. ●

(1) *Le Monde* du 2 mars 2010. Lire aussi *Noirs en bleu (le football est-il raciste ?)*, de Jean-Yves Guérin et Laurent Jaoui, Calmann-Lévy, 2008.

Kiné, ostéo, chiro : qui aller voir ?

Le kinésithérapeute, l'ostéopathe et le chiropraticien sont trois professionnels de santé susceptibles de soulager les sportifs en cas de petit ou gros bobo. Mais lequel choisir ?

Quel est le point commun entre un kinésithérapeute, un ostéopathe et un chiropraticien ? Tous soignent le corps en utilisant leurs mains. Et les différences entre ces trois professions « manuelles » ? Leur formation, les techniques utilisées et leurs domaines de compétences, proches mais pas exactement similaires. Petit guide pratique pour savoir à quelle porte frapper.

Le kinésithérapeute

Après une entorse sérieuse avec arrachement ligamentaire ou une intervention chirurgicale sur une articulation, passage obligé par la case kiné ! « *Sur prescription médicale, ce professionnel assure la rééducation de l'articulation blessée afin de lui permettre de retrouver son amplitude, ainsi que celle des muscles qui l'entourent. Il peut aussi agir sur la douleur grâce à différentes techniques, à base de chaleur, d'électricité, d'ondes* » explique Didier Rousseau, rhumatologue, médecin à l'Insep. Mais là ne s'arrête pas le rôle du kiné. Après trois à quatre semaines de rééducation, l'articulation est à nouveau opérationnelle... mais le sportif pas encore prêt à rejoindre son court de tennis ou son terrain de foot ! « *Quelques séances lui seront encore nécessaires pour se réadapter à la pratique spécifique de son sport. Cela évitera une reprise trop rapide et surtout préviendra les récurrences* » poursuit le médecin. Bien sûr, en l'absence de toute blessure, le kiné peut aussi pratiquer des massages : rien de tel après l'effort pour décontracter les muscles !

En pratique. Prescrites par un médecin, les séances de massage ou de rééducation sont remboursées à 60 % par la Sécurité sociale, le reste étant éventuellement pris en charge par votre mutuelle. Demandez conseil à votre médecin afin qu'il vous indique un kiné habitué à la rééducation des sportifs : si vous vous retrouvez chez un professionnel plutôt spécialisé dans la kiné respiratoire des nourrissons, les résultats ne seront pas forcément au rendez-vous !

L'ostéopathe

Une douleur persistante dans le dos ou l'épaule : direction l'ostéopathe ! « *Très souvent, les sportifs souffrent de déséquilibres importants, malmènent leur corps du fait de leur pratique sportive. Un cycliste qui parcourt 100 km chaque semaine, cela représente 15 à 20 000 coups de pédale qui peuvent se révéler néfastes pour les genoux et le dos* » remarque Jean-Marie Bastide, ostéopathe. « *Grâce à des manipulations régulières, environ une fois par trimestre, l'ostéopathe peut rééquilibrer le corps, redonner aux muscles et aux articulations toute leur mobilité et éviter ainsi que des douleurs ne s'installent ou des blessures n'interviennent* » note-t-il.

L'ostéo peut-il soigner une blessure « à chaud » ? Non s'il y a déchirure, arrachement des ligaments ou fracture. Il pourra en revanche intervenir une fois que la blessure aura été soignée. « *On pourra corriger des phénomènes compensa-*

toires induits par une entorse de la cheville : par exemple une mauvaise position du pied. Ou bien éliminer ce qui a causé l'entorse et peut se situer à distance du lieu de la blessure : par exemple un bassin mal positionné » poursuit-il. Enfin, autre champ de compétence de l'ostéo : la gestion du stress, parfois handicapant pour ceux qui pratiquent la compétition.

En pratique. Il existe 30 000 ostéopathes en France, issus d'horizons très divers. Certains sont médecins, d'autres kinés, d'autres encore ne sont ni l'un ni l'autre, mais tous ont suivi une formation spécifique pour pouvoir exercer cette profession reconnue depuis 2002 en France. La séance est facturée entre 40 et 80 € environ. Vous ne serez remboursés par la Sécurité sociale que si votre ostéopathe est médecin ou kinésithérapeute. Dans les autres cas, certaines mutuelles prennent en charge une partie de la consultation. Pour consulter en confiance, préférez un ostéopathe agréé par la Chambre nationale des ostéopathes (www.cnosteoo.com).

Le chiropraticien

On pense souvent que le chiropraticien est uniquement spécialisé dans les douleurs du dos et le déblocage des vertèbres. Erreur ! « *En réalité, en agissant sur la colonne, nous agissons surtout sur les nerfs qui sortent de chaque côté des vertèbres et vont sur tous les muscles, les organes, les tissus du corps* » détaille Caroline Lambert, chiropraticienne et porte-parole de l'Association française de chiropratique. Bonne nouvelle pour les sportifs ! « *En effet, grâce à nos manipulations, nous améliorons l'influx nerveux et permettons donc une meilleure réaction du muscle, plus rapide, plus adaptée, avec une amélioration des performances à la clé* » poursuit-elle.

La chiropratique partage avec l'ostéopathie son approche globale du corps et s'intéresse de près à tous ses petits déséquilibres qui peuvent à terme – amplifiés par le geste sportif répété – entraîner douleurs et blessures. « *La spécificité du chiropraticien est d'être formé à la lecture des radios : cela nous fournit un outil complémentaire très intéressant, en plus de ce que nous sentons avec les mains, pour apprécier par exemple un décalage du bassin au millimètre près, et le rétablir* » indique Caroline Lambert.

En pratique. 600 chiropraticiens exercent en France. L'OMS (Organisation mondiale de la santé) les reconnaît comme des professionnels de santé à part entière. Tous ont obtenu leur diplôme à l'issue d'une formation bac + 6, standardisée au niveau international. Une séance coûte entre 45 et 70 € et n'est pas remboursée par la Sécurité sociale. Mais là encore, certaines mutuelles peuvent prendre en charge une partie du coût. Préférez un chiropraticien membre de l'Association Française de chiropratique (www.chiropratique.org). ●

ISABELLE GRAVILLON

(1) auteur de *Sport, santé et préparation physique*, Amphora.